

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 9 (1864)
Heft: 7

Nachruf: Hans Wieland
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, lieutenant-colonel fédéral.

Nº 7.

Lausanne, 1^{er} Avril 1864.

IX^e Année

SOMMAIRE. — Hans Wieland. — Canons rayés. (*Suite.*) — Guerre du Danemark. — Nouvelles et chronique.

HANS WIELAND.

Le colonel fédéral Wieland est décédé le 23 mars, à 7 heures du soir, après avoir été alité une quinzaine de jours. Telle est la douloreuse nouvelle qui, de Bâle, vient de parcourir la Suisse en y produisant une profonde sensation et en y excitant d'universels regrets. Wieland était en effet connu et apprécié de toute l'armée. Tous les militaires avaient pu, une fois ou l'autre, le voir à l'œuvre, et tous avaient pris la meilleure opinion de ses talents; tous avaient senti en lui un homme qui jouerait un rôle important dans les jours d'orage, et sur qui reposeraient, avec de grandes responsabilités, de non moins grandes espérances. La Suisse fait par cette mort une perte réelle, non pas tant pour le présent, mis par lui fort heureusement sur un bon pied, que pour les éventualités plus ou moins graves qui paraissent pointer à l'horizon.

La position militaire légale de Wieland était, on le sait, très élastique et peu déterminée, ce qui ne fut un mal ni pour lui ni pour les autres. Elle lui permit de se développer plus à l'aise. Il n'avait pas moins de trois charges officielles, à savoir : adjoint au département militaire suisse, chef du personnel, et instructeur-chef d'infanterie. Il donnait ses préavis sur toutes choses, ainsi que sur les personnes, commandait diverses écoles, fonctionnait aux grands rassemblements à plusieurs titres, et instruisait à Thoune les officiers d'état-major. En somme, il était le bras droit du département et du Conseil fédéral en affaires militaires, le chef d'état-major de la Suisse en temps de paix.

Il en aurait eu sans doute le grade effectif sans les considérations d'ancienneté, et le fut probablement devenu à la première mise sur pied par le choix de l'Assemblée fédérale.

Dans ces sphères d'activité si variées, Wieland fut toujours l'âme de tout ce qui se fit de marquant, la cheville-ouvrière. Commandant en premier, il était le chef réel; subordonné, il devenait bientôt le centre intellectuel, et toutes les grosses tâches venaient se placer sur ses fortes épaules. Non pas qu'il cherchât à absorber le rôle et les lauriers d'autrui. Mais ses connaissances étendues, sa prodigieuse activité, malgré un embonpoint corporel un peu fort, son coup-d'œil sûr, son jugement sain et pratique, joints à un caractère droit et à sa position officielle, lui acquerraient la confiance absolue de ses supérieurs, dont il était bientôt l'oreiller de sécurité, et la déférence non moins complète de ses subordonnés, sûrs de sa vigilance. On comprend dès lors ce qu'il aurait été en temps de guerre, et le vide immense que sa triste et précoce fin laisse dans le cadre de l'état-major.

Notre très regretté camarade n'avait que 39 ans. Par suite de ses fonctions, inaugurées en 1858 et amenées par lui à être le rouage militaire principal de la Confédération en temps de paix, il avait avancé rapidement au plus haut grade de l'armée; mais ses mérites et ses bons procédés ne tardèrent pas à désarmer toute jalouse.

Dans quelque occasion, en effet, qu'il se trouvât, la haute intelligence de Wieland se faisait jour et commandait l'estime, tandis que son excellent cœur et son noble caractère attiraient l'affection et le respect.

Quelquefois sans doute il fit des mécontents. Qui n'en fait pas? Ses allures, a-t-on dit, étaient parfois hautaines, son geste impérieux, sa parole rude et cassante, ses sarcasmes poignants; mais en revanche que de qualités à mettre dans l'autre plateau de la balance! Quel homme en a jamais réuni de plus nombreuses? qui a jamais comme lui possédé presque toutes celles qui constituent le parfait officier?

Son esprit était susceptible de s'élever aux idées les plus élevées sans perdre la terre de vue; d'embrasser plusieurs questions importantes à la fois sans négliger les détails, de mener de front des travaux capables d'accabler cinq à six cerveaux ordinaires. Homme d'initiative et de résolution, il savait créer et organiser avec promptitude, classer sa besogne avec méthode, administrer avec précision. Il maniait la troupe aussi bien que les paperasses, les gros effectifs aussi facilement que les petits, le fusil, à rigueur, aussi bien que la plume; il tenait le sabre du commandement avec autant de dignité que le fauteuil du rapport; il se montrait aussi infatigable à cheval qu'à pied, en cam-

pagne qu'au bureau ; aussi gai autour de la gamelle du bivouac qu'à la meilleure table ; il crayonnait à la même heure un chaleureux ordre du jour et un charmant croquis topographique ; il dictait à un secrétaire des dispositions pour le futur rassemblement de troupes et à un autre une consigne pour la garde du soir ; il pouvait indifféremment instruire des officiers d'état-major en stratégie, histoire, tactique, et le soldat sur l'école de peloton ou sur le paquetage du sac ; il était en un mot officier d'état-major et officier de troupe, aussi bon professeur que sous-instructeur, connaissant l'art et le métier, et sachant les allier dans de justes proportions, chose bien rare en Suisse comme dans toutes les armées.

Ajoutons qu'une grande facilité d'élocution et de rédaction, en allemand et en français, atteignant souvent à l'éloquence, faisait de Wieland un orateur aussi bien qu'un écrivain distingué. Preuves en soient quelques discours publiés par notre *Revue*, et de nombreux articles dans son journal, la *Schweizerische Militär Zeitung*.

Le colonel Wieland avait encore aux yeux de l'armée suisse un titre particulier. Quoique d'une famille éminemment militaire, il était, lui, essentiellement milicien. Il n'avait pas servi à l'étranger, pas fait la guerre ; peu vu le monde. Vrai produit du sol suisse, il s'était formé au pays, dans nos écoles, par lui-même, sous une première bonne direction, il est vrai, celle de son oncle, le colonel Wieland, brave officier de l'empire, auteur d'un manuel d'art militaire et de plusieurs écrits justement estimés.

Rien ne prouve donc mieux que la brillante carrière de Hans Wieland cette vérité qu'on peut devenir bon militaire en Suisse même, sans emprunts du dehors ; rien ne prouve mieux l'utilité des études et leur heureuse influence sur le développement des individus. Ceux qui, en outre, auront fait la guerre auront sans doute quelques avantages au début d'une campagne, mais c'est l'accessoire. L'essentiel n'est pas d'avoir beaucoup guerroyé — chacun connaît à cet égard le mot de Frédéric sur la mule du prince Eugène — ni d'avoir tenu plus ou moins longtemps garnison dans quelque capitale étrangère ; mais d'avoir su lire, comparer et réfléchir, sans négliger, cela va sans dire, les exercices de maniement de troupe. Or, tout cela, nous pouvons maintenant nous le procurer en Suisse aussi bien qu'ailleurs. Le colonel Hans Wieland a contribué grandement à nous assurer ces avantages par ses constants efforts comme instructeur et organisateur, autant qu'il a démontré la possibilité d'en tirer bon parti par l'exemple de sa propre carrière. Il était arrivé au plus haut point de culture et d'aptitudes où un officier, de quelque armée qu'il soit, puisse atteindre par la paix et en temps de paix. La guerre, qui grandit les

hommes bien doués, lui eût sans doute ouvert de nouveaux horizons, et eût encore accru ses qualités morales et physiques.

La mort, à laquelle il pensait quelquefois sans tristesse, ne l'épouvantait point, et l'eût trouvé intrépide.

Son rêve, rêve cherri que nous lui avons souvent entendu exprimer dans l'intimité, eût été de tomber sur un champ de bataille, pour la défense de la Suisse, le soir d'une victoire, comme Epaminondas. Souhait noble et naturel du brave et du patriote, que la Providence, hélas! dont les vues ne sont pas les nôtres, s'est refusée à exaucer! Aussi nous n'avons que trop compris le désir du colonel Hans Wieland d'être enterré sans cérémonie militaire, ainsi que le respect qu'a rencontré l'expression de cette dernière volonté.

Mais les obsèques, qui ont eu lieu samedi dernier à deux heures, n'en ont pas moins montré combien le caractère du défunt était généralement honoré. Un grand nombre d'officiers en habit civil y étaient accourus de tous les points de la Suisse. La ville de Bâle tout entière paraissait s'associer au deuil général, et les autorités cantonales et locales, ainsi que les citoyens bâlois, ont formé avec les officiers des divers cantons, un immense cortège funèbre. On y remarquait M. le conseiller fédéral Fornerod; MM. les colonels fédéraux Aubert, Herzog, Ott, Isler, Egloff, Schwarz, Denzler, Burnand, Wehrli, Hammer, Kern, Paravicini, Bachofen, Eschér, Hofstetter, Scherz, Alioth, Stadler et Liebi; les lieutenants-colonels Favre, Grand, Tronchin, van Berchem, Feiss, M. le conseiller d'Etat Cérésole, etc.

Le deuil était conduit par les trois frères du défunt, MM. Henri Wieland, lieutenant-colonel fédéral; Richard Wieland, capitaine du génie, et Charles Wieland, docteur en droit.

A la cathédrale, où le cortège s'arrêta avant de se rendre au cimetière, M. le doyen Preiswerk lut, suivant l'usage bâlois, une notice biographique du colonel Wieland.

Après un chœur exécuté par la *Liedertafel*, le cortège se rendit au cimetière, qui fut bientôt rempli d'une grande foule. Là, M. le conseiller Fornerod prononça au milieu de l'émotion générale, des paroles profondément senties. Immédiatement après, l'assistance se sépara.

L'ensemble de la cérémonie a été d'une simplicité aussi complète que le mourant l'avait désiré. L'expression de la douleur se lisant sur tous les visages, tenait éloquemment lieu du bruit des salves et des tambours.

Les restes mortels de Hans Wieland ont été déposés dans la tombe et sous le monument funèbre de son oncle. Mais sa mémoire appartient à la Suisse entière, où elle vivra comme une leçon et un exemple pour tous nos soldats-citoyens.
